

# LA CROIX

BIMENSUEL CATHOLIQUE D'INFORMATION DU DAHOMEY

29<sup>e</sup> année -- Numéro 395

Décembre 1974 -- Janvier 1975 -- 30 Francs CFA

## Les Assises du Synode diocésain de Cotonou



Annoncé par son Exc. Mgr Christophe Adimou, Archevêque de Cotonou le 25

mars 1972, le synode diocésain de Cotonou a été préparé pendant près de trois années au cours desquelles, répartis en trois commissions, prêtres, religieuses et laïcs se sont penchés sur les problèmes qui se posent à l'Eglise dans son enracinement et dans son rayonnement dans le diocèse de Cotonou.

Dans son discours d'ouverture des travaux proprement dits de la première session et qui se sont déroulés à la paroisse St Michel de Cotonou, Mgr Adimou donne le ton de ce que va être le synode de Cotonou :

«Nous avons reçu l'annonce de l'Evangile de Jésus-Christ de nos Pères dans la foi qui eux-mêmes l'avaient reçue en remontant cette longue chaîne d'or de la Grande Tradition jusqu'à Pierre et Paul, jusqu'à l'Eglise de la Première

Pentecôte, Mère de toutes les Eglises.

Nous avons reçu la semence. Elle a germé. Elle a poussé. Il s'agit maintenant qu'elle prenne de profondes racines sur notre terre africaine, qu'elle s'y accclimate de mieux en mieux. Et cela, c'est d'abord notre affaire, maintenant».

Pendant plus de deux ans, prêtres, religieuses et laïcs ont travaillé coude à coude pour élucider tous les aspects du problème, ce qui a permis d'élaborer deux questionnaires sur les thèmes suivants retenus après un long sondage d'opinion dans tout le diocèse :

1. - L'essentiel de la Foi
2. - Foi et Religion traditionnelle.

Grâce à ces questionnaires, une enquête minutieuse a été menée auprès des

(Lire la suite à la page 4)

## Année Sainte, temps de la réconciliation pour l'Afrique

En attribuant récemment à l'UNESCO le Prix Jean XXIII de la Paix, ce n'est pas seulement le Service et les Serviteurs méritants de l'Education, de la Science et de la Culture que le Pape Paul VI a voulu honorer et proposer en exemples, mais c'est aussi tous les pays et tous les peuples, membres ou non de cet Organisme International, qui sont invités à un grave devoir, peut-être le plus grave et le plus urgent de notre temps : le devoir de la Paix.

X

L'Afrique n'est pas un Continent à part, quoiqu'on en dise et quoiqu'elle en pense elle-même, à certaines heures

(Lire la suite à la page 5)

## SINISTRE AUX VILLAGES LACUSTRES



Tabaski, Noël, Jour de l'An. C'est le temps des fêtes. Elles arrivent en cascades et l'on s'en réjouit.

Tabaski et Noël 1974 ont si heureusement coïncidé qu'elles ont été pour les Musulmans et les Chrétiens l'occasion d'une vraie communion de joie.

Mais cette joie, nos frères TOFFIN de Sô-Zounko et de Ouédo-Gbadji n'ont pu la goûter.

Enfin trois incendies successifs en moins de 10 jours ont fait dans la région des milliers de sinistres sans gêne et complètement ruinés :

Ouédo-Gbadji  
21 décembre 1974 = 40 cases de brûlées.

Sô-Zounko  
23 décembre 1974 = 250 cases de brûlées  
30 décembre 1974 = 150 cases de brûlées

C'est pourquoi l'Archevêque de Cotonou lance un vibrant et pressant appel à tous ses chers diocésains pour qu'ils

(Lire la suite à la page 8)

## J'AI RÊVÉ À LA PAIX

Le 13 novembre, debout, répondant à l'ovation de toutes les Nations du monde, Yasser Arafat, coiffé de son traditionnel keffieh à carreaux noirs, a marqué l'entrée de l'O.L.P. sur la scène internationale, a consacré la reconnaissance par l'ONU du fait palestinien.

C'est la fin d'une longue injustice, c'est le succès de la raison sur le fanatisme et le nationalisme intransigeant.

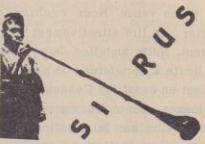
L'Organisation de Libération de la Palestine (O.L.P.) n'est plus « cette poignée de terroristes irresponsables qui semaient la mort sur leur passage », c'est l'expression d'une Nation, la Nation palestinienne qui réclame elle aussi son droit à la vie dans des frontières sûres et reconnaît son droit légitime à une patrie.

Désormais, tout règlement du conflit israélo-arabe doit nécessairement passer par la reconnaissance et la satisfaction des droits légitimes et historiques du peuple palestinien. Ce fut un instant solennel, un moment d'intense émotion et de joie, mais une joie mêlée d'appréhension car, au sein de cette assemblée des Nations Unies, une place était étrangement vide celle d'Israël.

Jamais, jamais, je n'ai autant ressenti l'isolement, la solitude et le drame de ce cet Etat qui ne doit sa survie qu'à sa volonté farouche de ne pas se laisser éliminer par la force de demeurer en Palestine.

Pourtant, lorsque le 29 novembre 1947, par sa Résolution 181, l'assemblée générale de l'ONU adopta la solution que préconisait sa commission spéciale pour

(Lire la suite à la page 8)



## Du vin de palme au sodabi

Du vin de palme au SODABI. Il était une fois un nommé Sodabi, de nationalité dahoméenne et, plus précisément, originaire de Sédjé Hwegoudo (District d'Allada), enrôlé dans les troupes coloniales, devait aller défendre la Mère-Patrie -- La France -- contre les envahisseurs venus du nord -- les Allemands. Il mit à profit le séjour qu'il passa en France en allant à l'école de la distillation du vin.

En revenant au Dahomey, il prit soin d'amener avec lui un alambic et, dans sa poche, la recette qui allait révolutionner le commerce du vin de palme. Nous étions alors en 1922. Le miracle s'opéra. Mais le secret n'allait pas tarder à s'évaporer.

L'ancien combattant forma des initiés qui l'imitèrent bientôt grâce à des alambics construits avec des moyens de fortune et dans des conditions hygiéniques plutôt douteuses. Au moment où il devrait jouir en abondance du fruit de son exploit, ce vaillant concitoyen fut expatrié, et pour cause, quelque part au nord, en dehors des frontières du Dahomey, où il finit ses jours probablement dans l'anonymat. Mais il lui resta une gloire, et une seule : l'alcool ainsi obtenu du vin de palme prit le nom de son inventeur. Ce spiritueux, ce gin indigène dont les gourmets disaient qu'il était capable de faire revenir un moribond à la vie -- c'était l'eau-de-vie dahoméenne -- reçut l'appellation de SODABI. Ce nom ne risque pas de disparaître avant longtemps. En effet ce terme fut et est appliqué à tous les alcools tirés de la bière de mil ou de maïs, de la fermentation de bananes ou d'ananas, de la canne à sucre ou même l'eau sucrée...

Une chasse opiniâtre fut entreprise contre les fabricants de cette boisson ; elle ne connaît qu'un faible succès. Par ailleurs,

(Lire la suite à la page 5)

## Le film "Vaudou" de Jean-Luc Magneron et le "Vodun" Dahoméen : Une question des Dahoméens à l'anthropologie

C'est une analyse détaillée, séquence par séquence, que les Dahoméens à Paris ont consacrée au film «Vaudou» qui vient de rester cinq mois sur les écrans parisiens avant de partir en province et de s'envoler vers le Canada et le Japon. L'analyse est suivie d'une prise de position qui dépasse le film et la personne de Magneron pour atteindre le plan d'une discussion des théories de la science ethnologique, dont ce dernier revendique la couverture pour son «documentaire». Notre intention n'est pas de résumer cette plaquette dont le texte est d'une venue. Nous voudrions plutôt inviter à la lire attentivement et intégralement. Notre ambition dans ce bulletin se limite à se référer à la deuxième partie qui en constitue l'essentiel, avant de prolonger pour notre compte personnel, la réflexion sur la question importante qu'elle pose à l'anthropologie.

### I. La question de fond posée par le film "Vaudou"

Après une lecture cursive du film, les signataires abordent pour terminer ce qui, à leur avis, est la question de fond : celle de l'anthropologie et de l'ethnologie comme idéologie de liquidation des cultures différentes de celle de la société occidentale.

«Si le lecteur s'en souvient, nous disions, au départ de notre analyse et prise de position, que ce document comporterait deux parties. Nous abordons donc dans cette deuxième partie, la question de fond qui est celle de l'ethnologie et de l'ethnocide. A travers le film de Magneron, c'est un combat qui se poursuit.

A travers l'analyse de son œuvre par des Africains, c'est un combat qui doit se poursuivre. Faire une lecture critique de ce film à l'africaine, en effet, c'est réouvrir le procès de la colonisation parce que le processus de néocolonisation, qui la relaie, en reprend le programme.

«Nous avons souvent posé cette mauvaise question : «N'y a-t-il pas une part de bien dans la colonisation ?» ; bien de nos aînés avaient été confrontés avant nous à ce genre de question qui dévoile le processus récupérateur qui emprunte les bien-pensants de la société ou de la race dominatrice pour donner mauvaise conscience au peuple qui commence à se prendre en main en naissant à l'éthique d'une manière neuve et pour assoir les préjugés de l'oppression. On comprendra donc qu'avant de caractériser et de dénoncer l'ethnologie (à la Magneron, ou plus raffinée) pour ce qu'elle est, nous nous souvenons de ceux qui avant nous disaient :

«Nous ne devons pas ce que nous sommes que par la négation, intime et radicale, de ce qu'on a fait de nous.» (F. Fanon).

«Il y a des préjugés qui ne disparaissent pas d'eux-mêmes, et nos bouches doivent devenir des canons et proférer des obus.» (M.L. King).

«L'Afrique Noire est un champ de bataille et on n'a pas le droit d'y aller avec des fleurs à la main.» (E. M'Veng).

«Il ne s'agit pas de recueillir le passé, mais de nous recueillir sur le passé.» (J. Ki-Zerbo).

Les signataires qui sont sociologues, théologiens et historiens se situent dans la tradition de lutte pour la reconquête de la personnalité africaine. On est frappé par leurs prises de position apparemment sans nuances contre l'ethnologie. Dans la mesure où cette science est une idéologie de domination d'une culture sur une autre, on en conviendra sans peine ; mais l'intention des auteurs va plus loin, elle vise à instaurer une crise des sciences humaines dans leurs préventions à l'universalité. Les auteurs ne concèdent pas à l'Occident le privilège de présenter les seules théories à part desquelles les faits séméiologiques des autres sociétés devraient être significatifs. C'est parce que nous partageons ce point de vue que nous voudrions approfondir un peu le sens et la portée des présupposés théoriques des auteurs, avec les amis de «Foi et développement».

s'élaborent sous nos yeux.

«Chez nous, en Afrique Noire, «l'autre», «l'étranger», est considéré comme un «dieu», un «Vodun» qu'il faut accueillir avec honneur et respect. Or, les théoriciens actuels de l'ethnologie africaine veulent nous faire croire que «l'autre» pour nous a le statut d'un «ennemi virtuel», contre lequel il faut mener une lutte à mort, ou qu'il faut réduire en servitude. Cette théorie ne rappelle-t-elle pas curieusement l'attitude d'un Robinson Crusoe, pris de terreur devant la trace laissée par l'autre sous la forme d'empreinte de pas ? L'attitude de Crusoe ne s'explique-t-elle pas par le fait que son fil circonscrit les frontières de la rationalité et de l'amitié, ainsi que plus d'un penseur l'a fait remarquer ?

«Ce qui frappe le militant africain d'une humanité neuve, c'est la récurrence de cette attitude robinsonnienne que, sans parler de Platon et d'Aristote, qui tentèrent tant bien que mal d'assurer des bases métaphysiques à l'esclavage, les penseurs les plus récents du monde occidental ont thématisé de diverses façons.

Hobbes disait que «l'homme est loup pour l'homme» ; Hegel reprendra cette thématique dans sa «Phénoménologie de l'Esprit» sous la forme de «la dialectique de maître et de l'esclave». Pour Hegel, quand deux hommes se rencontrent, ils se mesurent dans l'affrontement. Jean-Paul Sartre dit la même chose en parlant du regard néantisateur et chosificateur de «l'autre». Telle est la trajectoire indéniable qui est assumée et projetée aujourd'hui sur l'Afrique par certains ethnologues. Ivans Pritchard, dans sa célèbre monographie sur les «Nuer», aura une audacieuse, mais injuste affirmation, reprise et élargie par Mme Denise Paulme à toute l'Afrique.

Nous lisons sous la plume de cette grande théoricienne du système de parenté africaine : «La parenté, chez nous (entendez les Occidentaux) a cessé d'être une institution au sens où elle le démeure dans la plupart des sociétés : là, chaque relation familiale s'exprime par un certain ensemble de droits et de devoirs, l'absence de relation familiale ne définit pas rien, elle définit l'hostilité».

Ce qu'Ivans Pritchard écrit des «Nuer» est vrai pour toute l'Afrique : droits, privilégiés, obligations, tout est déterminé par la parenté. Un individu quelconque doit être soit un parent réel ou fictif, soit un étranger vis-à-vis duquel vous n'êtes liés par aucune obligation réciproque et que vous traitez comme un ennemi virtuel. (D. Paulme, *La parenté dans les sociétés africaines*, in C.I.S. v. XV, 1953, p. 152 - Ivans Pritchard, *The Nuer*, Oxford, 1940, p. 183).

«Voilà, amis lecteurs, pris sur le vif le processus par lequel naissent et s'élargissent les théories ethnologiques. D'autres théories ont été formées suivant un processus analogue, dont nous sommes désormais inconscients et qui font partie depuis longtemps de la lecture «normale» des faits sociaux africains.

«La révolution culturelle africaine devrait s'attaquer un jour à toutes ces citadelles de vérités éternelles évidentes. Dans le cas présent, la théorie du système de parenté africaine est en train de devenir, grâce au génie de D. Paulme, la théorie susceptible d'appuyer les interventions européennes en Afrique

pour empêcher les méfaits de l'autre, qui est un système de guerre actuelle ou virtuelle. De là perd de vue comment la colonisation préparée pour une part déterminée poudrière que sont certaines africaines présentes ; on peut également que cette théorie de l'ennemi virtuel est le chiffre de l'expédition de «pacification».

ment naissent les idéologies

sous le couvert de la science

logique fournit le néocolonialisme

schématique de lecture décupable

l'histoire africaine. Ce n'est pas

«Le jeune Magneron et ses amis

sont moins raffinés mais ils

ainsi que nous l'avons montré

première partie, est le même.

«Ce que nous disons de l'autre ne s'inscrit dans aucune école de la place. Nous demandons que l'ethnologie comme telle ne doit pas mourir ? Si toutes les sciences

tout les sciences humaines,

sont de nos jours que les faits

significatifs qu'en fonction d'

la démarche ethnologique se

ne n'est, quelles que soient ses

qu'une idéologie impérialiste

cide. Ce que Hegel a enseigné

sous la forme de la dialectique

comme introduction de l'autre

«même» est une théorie de l'autre.

Il revient aux autres peuples

cet «autre» en chair et en os,

étude de concréte, pour démyster

ces théories arrogantes qui

contrôlent les mouvements de

conscience des peuples et les

faits qui, chez eux, deviennent

significatifs.

«Bien des anthropologues de Paris ont pris position contre nous. Nous les en remercions ; mais nous, il reste le produit de la culture humaine. Il vérifie honnêtement certes l'intention profonde de la science. Nous attendons au moins qu'une protestation platonique, car c'est du destin de nos séculaires brimés et opprimés de l'Occident qu'il s'agit. L'éthnologie est une science raciste ; on ne sait pas de l'accident racial que prétend le platonisme.

Il n'y a pas de froidie de souffrir du mépris de l'humanité, c'est pourquoi l'on nous trouve passionnés. Il n'y a pas de vérité olympienne que derrière le nom de la Sorbonne et d'ailleurs qu'il y ait, on produit les théories à faire émerger les «faits positifs» des «civilisations primaires» et des «mythes» peuvent être les plus grands miracles d'écarquillant pour celui qui veut se complaire de connaître la histoire du peuple étudié. C'est une véritable alchimie qui permet de faire émerger les autres des discours évidemment scientifiques. Ainsi, les civilisations maintiennent, et l'Afrique apparaît d'autant plus avenantes et compliquées.

(Lire la suite à la page suivante)

## Une question des Dahoméens

(Suite de la page 2)

« C'est là l'une des origines des maux de l'Afrique : l'image que l'Homme blanc veut en avoir empêche l'amitié entre les peuples, amitié basée sur la reconnaissance de la différence. Le seul horizon d'un «discours universel» que notre prise de position voudrait libérer trouve son lieu désormais en un point de

fuite de nos marches convergentes. L'Occident a le pouvoir, économique, politique, technique, etc., il a surtout le contrôle des théories et des discours « légitimes ». Il ne nous le donnera pas. Il s'agit de le lui arracher : cela s'appelle Révolution culturelle. Telle est la problématique de fond que soulève le débat autour du film « Vaudou ».

### II. L'exigence d'une révolution culturelle

Si « lire c'est, en toute hypothèse, enchaîner un discours nouveau au discours du texte » (P. Ricœur), le complément de discours attendu n'est délivré que par le lecteur qui consent à tourner le regard vers l'horizon indiqué par le texte. De cet horizon, nous semble-t-il, s'élève une voix qui appelle à la Révolution culturelle, dont voici les linéaments :

1. - Au nombre des « impérialismes », exercés par l'Occident sur le reste du monde, il y a l'impérialisme culturel, cette domination spécifique qui consiste à faire que les autres sociétés humaines se voient, s'analysent, se jugent, et s'apprirent du point de vue de l'Occident, dont voici les linéaments :

2. - On ne sort pas de la domination culturelle par des compromis intellectuels.

Seule une troisième « Révolution copernicienne » est capable d'opérer l'ébranlement souhaité. Tout le battage qui se fait aujourd'hui pour « sauver » les civilisations africaines en danger de disparition par absorption dans le projet occidental d'humanité restera peine perdue si cette révolution culturelle ne se réalise pas. Les civilisations africaines mourront très certainement et meurent de fait chaque fois qu'un noir d'Afrique accepte de bonne foi de se voir de point de vue de l'Occident et trouve « normale » une telle perspective « scientifique » sur sa société. A l'usage que fait le nègre des outils intellectuels mis à sa disposition par le blanc, on reconnaîtra la mort ou l'espérance de vie de la culture africaine. Il ne suffit d'ailleurs pas que cet usage soit polémique comme cela peut arriver dans des prises de position ponctuelles sur un sujet ou sur l'autre. Est décisif, selon les Dahoméens signataires de cette plaquette, l'usage toujours retourné, « copernicien » autrement dit, que font les Africains de la méthode d'analyse du réel offerte par l'Université occidentale. Un tel emploi amènera la plupart du temps à la destruction des théories en fonction desquelles la vocation à la signification est accordée aux faits par l'Occidental ; à la limite il mènera à l'acte de mort de certaine science, telle que l'ethnologie.

3. - Si l'on se souvient que la deuxième « Révolution copernicienne », celle

que fit Kant en fondant une seconde fois après Descartes la philosophie transcendante, a été et reste largement à la base de la démarche scientifique moderne - même si la question du sujet et de son langage est passée à l'avant-plan, surtout en ce qui concerne les sciences humaines - on comprendra toute la portée de cette troisième Révolution dont les Dahoméens signataires de la plaquette affirment ici le projet. Au lieu de se voir tourner autour du Foyer d'universelle intelligibilité qui serait hypothétiquement l'Occident, ils affirment la nécessité de libérer la société africaine en l'autocentrant. Méthodologiquement, sur le plan épistémologique, cela appelle une valorisation des théories endogènes de l'Afrique, appuyées sur l'attitude dans le monde l'Homme noir.

4. - Face au foisonnement des formes symboliques des sociétés africaines, l'exigence d'intelligibilité que l'on éprouve s'effectue en une multiplicité de théories qui varient suivant les lieux d'où on les construit. Les signataires affirment que si l'on admet la multiplicité des intelligibilités, la théorie la plus proche de la vérité, la plus opératoire pour tout cas, est celle qu'élabore le groupe socio-historique étudié. Par là, ils affirment la faille, du point de vue de l'observateur de l'intérieur, de toutes les théories construites jusqu'à présent, pour rendre compte du fait social africain. De telles théories restent enfermées, malgré leurs auteurs, dans le schéma déductif remontant surtout à la philosophie transcendante.

5. - Les signataires ne veulent faire aucun « retour à la spécificité nègre », mais ils constatent l'existence de cette Afrique qui s'est toujours pensée elle-même dans la dynamique de son histoire, en même temps que de celle des éléments exogènes dont ils veulent investir le poids d'un point de vue endogène.

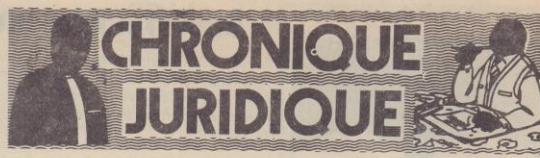
Telles sont les affirmations de fond de ce texte qui ouvre une véritable crise de l'anthropologie. Nous voudrions maintenant proposer un petit discours dans son prolongement, en esquissant une polémique nationnelle avec l'anthropologie structurale.

### III. Le Pygmée des Tropiques et le talon d'Achille

Nous avions d'abord pensé intituler ce sous-titre « David et Goliath » ; mais cela peut paraître témoaire et prétentieux, car si Lévi-Strauss est certainement pour nos lecteurs un géant à la Goliath, on préfèrera que nous nous nommons « Pygmée de Tropiques », plutôt que « David ». Quoi qu'il en soit, notre entreprise ici n'outrasse pas l'indication d'un point faible du système structuriste.

Dans sa leçon inaugurale de la chaire d'anthropologie sociale faite au Collège

de France en janvier 1960, Lévi-Strauss déclarait que l'anthropologie, telle qu'il la concevait, était l'occupant de bonne foi du domaine global de la sémiologie, désigné mais laissé encore vacant par Ferdinand de Saussure : « Nul, me semble-t-il, n'a été plus près de la (l'anthropologie) définir -- bien que ce soit par prétention -- que F. de Saussure, quand, présentant la linguistique comme une partie d'une science encore à naître, il réserve à celle-ci le nom de sémiologie, et lui attribue pour objet d'étude



### Attention !

Attention ! il est possible que vous soyez condamné par les tribunaux alors que vous pensez et estimez être dans vos droits. C'est ce qui est arrivé à ce créancier qui nous a écrit. Dans sa lettre il se plaint que le tribunal l'ait condamné à payer 1 franc de dommages-intérêts à celui qui lui doit de l'argent. Qu'est-ce qui s'est passé au juste ?

M. Dossou... doit 55.000 francs à M. Dossa. Ce dernier actionne le premier en justice. Mais les juridictions, après avoir entendu les deux parties, décident d'accorder un délai au débiteur pour payer et payer par tempérament. Cette décision était acceptée par le créancier tellement que le caractère impécunieux du débiteur était manifeste. Malgré cette conciliation, le créancier qui recevait régulièrement ses sommes par tranches de 5.000 francs assigne à nouveau le débiteur devant le juge. L'enquête révèle que notre créancier voulait en réalité faire perdre à son débiteur son travail afin de pouvoir le faire con-

damner pour faire vendre le seul carré qu'il possède à Ayélawadji et dans lequel il vit lui et sa famille. Le débiteur, excédé, saisit à son tour les instances judiciaires et expose son problème tel qu'il a été ci-dessus. Les tribunaux lui ont donné raison en qualifiant l'action du créancier d'abusive. En effet, l'exercice d'une action en justice dégénère nécessairement en abus de droit si elle est poursuivie par malice, mauvaise foi ou erreur équivalente au dol. Et parce que la bonne foi se presume, il a été précisé que pour que la condamnation du créancier intervienne, il ne suffisait pas de constater que l'action a un caractère vexatoire sans relever aucun élément de fait constitutif d'une faute dolosive. En l'espèce, il était établi que le créancier qui n'était pas un usurier affirmé et confirmé agissait comme tel et voulait par le biais de la justice déposséder son débiteur.

Il y avait là une malhonnêteté que les tribunaux ont à juste titre réprimée.

P. Tonagnon

la vie des signes au sein de la vie sociale... Nous concevons donc l'anthropologie comme l'occupant de bonne foi de ce domaine de la sémiologie que la linguistique n'a pas déjà revendiqué pour sien ; et, en attendant que certains secteurs au moins de ce domaine, des sciences spéciales se constituent au sein de l'anthropologie. (Anthropologie structurelle 2, p. 18.) L'anthropologie devrait donc conjuguer son temps au futur et non pas au présent de l'indicatif comme l'a fait Lévi-Strauss. Sans doute est-il aidé en cela par l'idée, louable, qu'il se fait de l'humanité, la même partout. En cela, il a raison : le racisme est une plaie dont son opuscule magistral, *Race et Histoire* (Paris, Unesco, 1952) a contribué à guérir l'Occident, jusqu'à un certain point. Mais, si l'humanité n'existe qu'en venant au langage, la mort qu'il administre de si bonne fois aux autres cultures n'est-elle pas de nature à consoler l'Occident de sa supériorité raciale perdue ?

L'anthropologie sociale... est seule, sans doute, à faire de la subjectivité la plus intime un moyen de démonstration objective (p. 25), et cela parce que, comme il le disait, un peu plus haut, « elle est une conversation de l'homme avec l'homme, tout est symbole et signe qui se pose comme intermédiaire entre deux sujets. » (20)

L'objet de l'anthropologie est symbolique, mais, dans la meilleure tradition kantienne et néo-kantienne où la pensée occidentale se trouve de nos jours « le symbole donne à penser », « donne à créer des sens ». Le « Moi » occidental qui a cédé la place au « Je » grâce à l'action caustique des trois grands maîtres du soupçon -- Nietzsche, Marx, Freud -- doit encore subir la critique des autres « Moi » constitués par les différentes sociétés « autres ». Il faut donc affirmer avec force que, livrés à la polysémie du champ symbolique des anthropologies régionales, les ressortissants des civilisations dominées doivent avec autant de

vigueur que de clarté, s'assumer les théories irremplaçables élaborées par leurs sociétés. La théorie, selon nous, est le cadre conceptuel qui assure la proportionnalité entre la multiplicité des faits sociaux et le mouvement historique sociétal d'une part, et, de l'autre, l'intelligibilité requise par les acteurs d'une histoire qui forment en même temps le sujet performatif collectif des formes symboliques, au premier rang desquelles, la langue. Lévi-Strauss ne pouvant que refuser à la théorie indigène la place qui lui reconnaît son maître M. Mauss quand ce dernier faisait du « hau » mélanésien l'explication dernière du système de don et de contre-don (cf. Introduction à l'œuvre de M. Mauss, in *Anthropologie et Sociologie*). Il aspirait à un discours « universel ». Mais, pour cela, il est amené à faire surgir son discours d'un « non-lieu » astronomique.

Ce lieu, car c'en serait tout de même encore un, n'existant pas, il est obligé de l'anticiper et donc de la râver, volens nolens au plan de la culture-étalon qu'est la sienne. L'hésitation du grand penseur, à la fin de la fameuse leçon, est d'une rare éloquence pour nous qui l'écoutons depuis notre situation dominé culturel :

« Si la société est dans l'anthropologie, l'anthropologie elle-même est dans la société car l'anthropologie a pu élargir progressivement son objet d'étude, jusqu'à y inclure la totalité des sociétés humaines ; elle a, cependant surgi à une période tardive de leur histoire, et dans un petit secteur de la terre habitée. » (p. 43).

L'auteur venait de rejeter l'accusation de colonialisme que l'on fait à sa science ; comme les raisons alléguées ne nous satisfont guère et qu'il faut tout de même faire un bout de chemin avec lui, nous dirons que cette science est néo-coloniale. Les exemples d'Ivans Pritchard et de Denise Paulme, nous

(Lire la suite à la page 5)

(Suite de la première page)



Le Père Gaspard Dagnon, secrétaire général du synode et Mgr l'Archevêque pendant le chant du « VENI CREAT OR »

fidèles de toutes les paroisses du diocèse de Cotonou. Des résultats de cette enquête, il ressort notamment que si quelques catholiques du diocèse « vont au cœur des questions », ils sont nombreux ceux qui « ne saisissent pas clairement où se situe l'essentiel de leur foi et comment elle peut éclairer les questions parfois angoissantes qui se posent et se poseront à la conscience des chrétiens de notre Eglise ».

Il va falloir plusieurs sessions pour l'étude de ces deux thèmes. Mais déjà dans sa première session des 3, 4, 5 puis 11 et 12 janvier 1975, le synode s'est préoccupé tout d'abord de l'**« essentiel de la Foi chrétienne »** dont le questionnaire soumis aux fidèles pendant la période préparatoire se présentait comme suit :

#### Question n° 1

*Pour nous chrétiens, qui est exactement Jésus-Christ ? Est-il vraiment au Centre de notre vie ? La croyance en Christ change-t-elle quelque chose dans la croyance aux vodou ?*

#### Question n° 2

*Sur quoi repose notre Foi chrétienne ? Pour nous chrétiens, qu'est-ce que la Bible ? Est-ce que chacun de nous la connaît suffisamment ? Sinon, pourquoi ? Alors que pourrions-nous faire pour mieux la connaître ou la faire connaître ? Est-ce que la Bible peut suffire à éclairer les chrétiens dans leur existence quotidienne ?*

#### Question n° 3

*Pourquoi Jésus a-t-il fondé l'Eglise ? L'Eglise est-elle comparable aux autres Sociétés humaines ? Dans l'Eglise, qui est responsable ? Quel est le rôle du Prêtre ? Quel est le sens de la vie consacrée ? Comment se fait-il qu'il existe des chrétiens qui ont fondé des Eglises nouvelles ?*

#### Question n° 4

*Peut-on se dire chrétien et ne pas croire en Dieu Trinité ? Pourquoi notre croyance en Dieu Trinité est-elle essentielle à*

## Les Assises du Synode diocésain de Cotonou

**notre Foi ? Quelle différence voyez-vous entre croire en Dieu Trinité et croire en Dieu créateur et Providence ? Peut-on affirmer que toutes les religions se valent ?**

#### Question n° 5

*De quoi Jésus-Christ nous sauve-t-il ? Qu'est-ce que Dieu nous communique par les sacrements ? Peut-on être chrétien sans recevoir l'eucharistie ? Peut-on être chrétien quand on refuse le mariage ? Beaucoup de gens pensent que les sacrements sont des formalités sociales qu'il faut accomplir pour faire bien, est-ce normal ?*

#### Question n° 6

*Dans les bénédicitions, Jésus nous enseigne les vertus du parfait chrétien, peut-on vivre encore de cette façon aujourd'hui ? Celui qui seulement pratique les commandements de Dieu et cherche à être en règle, vit-il vraiment en chrétien ? Vit-il les bénédicitions ? Les commandements chrétiens sont-ils comparables aux interdits de la religion traditionnelle ?*



Le Père Théophile Villaça conférencier

#### Question n° 7

*Nous croyons que Jésus reviendra et que nous ressusciterons, qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce que cela change quelque chose à notre façon de vivre et de travailler ? Est-ce qu'il suffit de croire à une certaine survie de l'âme pour être chrétien ?*

Au cours de la messe inaugurale célébrée vendredi 3 janvier 1975 dans la Cathédrale de Cotonou par l'archevêque de Cotonou et une quarantaine de prêtres, Mgr Adimou, après avoir rappelé la place de l'Esprit-Saint dans notre vie, a notamment déclaré : « Notre synode aura vraiment atteint son objectif s'il

réussit à raviver notre Foi, à l'enflammer d'une ardeur telle qu'elle nous brûle d'une soif si forte que les uns et les autres nous courions vers le Christ, ouvrant bien grand notre cœur aux appels de son cœur pour nous abreuver aux flots d'eau vive dont il désaltère quiconque croit réellement en son amour. »

Ainsi, les 4 et 5 janvier 1975 dans l'enceinte de l'église Saint Michel de Cotonou, les membres synodaux se sont, pendant cette partie de la première session du synode, penchés sur les aspects suivants retenus par le Comité Directeur du Synode à partir des réponses obtenues aux questions mentionnées plus haut.

1. -- **Formation de notre Foi :**  
Comment éclairer et faire grandir la foi en chacun de nous ?

2. -- **Dynamisme de notre Foi :**  
Comment vivre notre foi en profondeur ?  
Comment la communiquer ?

Pour aider à mener les travaux à bonne fin, et pour éviter de perdre le temps à des discussions oiseuses, des modérateurs et animateurs ont été choisis, qui, aux noms de tous les membres synodaux, ont prêté serment lors de la messe inaugurale du 3 janvier :

**Moderateurs : Les RR. PP. Isidore de Souza, Adjouhou Vincent, Akakpo Moïse, Mme Koukou Amélie, Maître Amorin François et M. d'Almeida Honoré.**

**Animateurs : MM. Déchéanou Antoine, Paraiso Emile, Yves Amoussou et Agboton Gérard.**

**Conférencier : Abbé Villaça Théophile.**

Et pour mettre les membres synodaux dans l'ambiance du travail qui est attendu d'eux, l'abbé Théophile Villaça, dans une brillante conférence qui a suivi le discours d'ouverture de l'Archevêque, a tracé les idées essentielles qui devraient servir d'effacement de point de départ aux échanges des membres synodaux.

C'est dans cette atmosphère de recueillement et de détermination que, tous confiants dans la lumière du Saint-Esprit, les membres synodaux se sont répartis en six carrefours : 1 pour les prêtres, 1 pour les religieuses et quatre pour les laïcs.

Les travaux de cette première session ont été suspendus dimanche 5 janvier après qu'en assemblée générale, les rapporteurs aient tourné à tour présenté les conclusions des réflexions de leurs carrefours respectifs.

Samedi 11 janvier, les travaux ont repris pour l'étude de la synthèse qui a été faite des différents rapports. En effet, les 4 et 5 janvier, les carrefours

avaient travaillé sur des questions légèrement différentes selon qu'il s'agissait des laïcs, des prêtres ou des religieuses. Des réponses aux questions concernant les deux aspects retenus ont révélé un certain nombre de grandeurs qu'on peut regrouper sous quatre chapitres :

I La Bible, aliment de notre Foi

II Nos responsabilités de chrétiens dans l'Eglise

III Nos responsabilités de chrétiens dans le monde

IV Vivre notre Foi chrétienne d'aujourd'hui dans le milieu dahoméen



M. Paul Hazoumè, l'octogénaire très actif aux travaux du synode.

Le travail de cette journée a été pour les six carrefours de revoir et de poser des questions :

1. -- L'analyse de la situation a été correctement menée ?

2. -- Les mesures suggérées viennent-elles ? Y a-t-il des aménagements à apporter, suggestions à faire ?

Les carrefours des laïcs ont chacun un chapitre, tandis que celui des prêtres et celui des religieuses doivent voir l'ensemble des grands axes retenus.

(Lire la suite à la page suivante)



Des modérateurs lors de la lecture de la synthèse des travaux du synode

OU

estionnaires  
qui s'agis-  
se des reli-  
gionnaires  
croyants, il  
grands axes  
de têtes de  
croyants  
Foi  
e chrétiens  
e chrétiens  
me aujour-  
homméen.

## Année Sainte, temps de la réconciliation pour l'Afrique

(Suite de la première page)

de contestation. Sa vocation, on le sait, est essentiellement une vocation d'accueil et d'amitié, c'est-à-dire d'ouverture sur les autres. Rien que dans son visage physique, les traits d'union et les signes de ralliement éclatent au grand jour. C'est ainsi que les liens sont innombrables entre les arbres de ses vastes forêts tropicales. Elle est faite aussi pour accueillir des ponts sur ses fleuves et ses cours d'eau qui relient, d'une rive à l'autre, plusieurs régions complémentaires. L'Afrique devrait donc être une terre éminemment élue pour la Réconciliation, une terre où, les mains de l'homme, selon la sagesse des proverbes africains, savent se rencontrer pour travailler à la même tâche, construire la même maison ou se laver mutuellement. C'est pourquoi le destin de la Paix dépend aussi d'elle pour une grande part.

Les chrétiens du monde entier se préparent à aborder l'Année Sainte, année de la Réconciliation. Les chrétiens africains devront y entrer avec une conscience particulièrement attentive et responsable. Ils ont, à cet égard, des raisons personnelles qui donnent à réfléchir en ce « temps favorable » que le Seigneur va leur offrir.

Chaque matin, partout où se lève sur l'Afrique un soleil de liberté, c'est la joie qui rayonne et brille sur tous les visages, c'est aussi le salut fraternel qui se propage et se communique de case en case, de village en village, par la voix humaine ou par le son du tam-tam. Mais qui ne sait aussi que par-delà le sourire et la fête se révèle parfois en profondeur le signe douloureux d'une aspiration non encore combée partout. Il s'agit de la faim et de la soif, qui ne sont pas nécessairement ce désir ardent et légitime de nourriture matérielle et d'eau salutaire, mais de cette faim et de cette soif qui souhaitent et qui réclament la paix. Comment ne pas discerner au resserrement des liens réciproques,

en même temps, à travers une telle blessure, des rapports étroits entre, d'une part, cette aspiration et, d'autre part, un appel caché et profond vers Dieu Lui-même, Auteur et Donateur de la Paix ? Notre cœur troublé et inquiet, disait Augustin, le grand et saint évêque africain, ne se trouve apaisé que dans un repos en Dieu !

Trop de choses, au cours de l'histoire, ont perturbé le « repos » de la paix africaine tant appréciée autrefois et dont nos Anciens se plaisent à nous raconter le bienfait et la fécondité. La louange du passé comporte toujours, il est vrai, une certaine part exagérée de nostalgie et d'imagination. Mais quel historien sérieux peut ignorer les conflits qui opposaient tribus à tribus en « cassant le pays » et en « déchirant trop souvent le pagne de la communauté humaine et fraternelle ». L'Afrique a connu des heures dures et sombres, parfois comme protagoniste, plus souvent comme victime de massives déportations d'esclaves et de rançons matérielles très lourdes. Tout cela a laissé des vestiges qui n'ont fait qu'aggraver ou retarder le sous-développement d'un Continent longtemps considéré comme bon à exploiter.

Qui dira jamais assez l'inapprécié mérite du christianisme d'avoir, plus qu'aucune autre religion, contribué à donner à réveiller dans les Africains la conscience de leur dignité humaine et de leur capacité de coopérer véritablement et selon leur génie propre, à la construction du monde à tous les niveaux. Cette œuvre deux fois bienfaisante de libération et de promotion, partie intégrante de l'évangélisation, l'Eglise entend suivre encore sans défaillance et avec désintéressement, si l'Afrique désire toujours rester fidèle à sa vocation d'accueil et d'hospitalité. Il faut espérer que l'Année Sainte aidera au resserrement des liens réciproques,

africains et chrétiens, tissés par la Providence et par l'Histoire. Cette réconciliation-là est plus que jamais nécessaire aujourd'hui. Il y a eu, il y aura toujours des difficultés plus ou moins graves : incompréhensions, malentendus, impatiences oulenteusesexcessives. C'est le sort de toutes les relations où il entre de l'humain avec ses limites et ses faiblesses. Mais lorsque l'essentiel en profondeur est un sincère échange d'amour, la rupture définitive est exclue.

En écoutant les Evêques africains, s'adressant au recent Synode, au nom de leurs Conférences, qui alors n'a pas pensé parfois avec joie et espérance, à cette alliance de grâce, désormais sacrée, que le Christ a nouée avec leur terre natale et dont ils sont fiers ? Il dépend d'eux, en même temps que de tous les frères et sœurs, que le Message de Christ soit totalement chez lui en Afrique.

Mais la réconciliation que propose l'Année Sainte doit aller encore plus loin dans les dimensions humaines, sociales et politiques des peuples auxquels elle s'adresse.

Il est à peine besoin de souligner comment des nouveautés étrangères se sont peu à peu introduites dans l'ensemble esprit de simplicité et de famille qui caractérisait autrefois la vie africaine. L'Ecole a intronisé, par le papier, la Science des Blancs. L'Economie européenne, par l'argent, s'est imposée aux Africains. Quant à la poudre, elle a marquée l'entrée, au sein du Continent, de l'aventure conquérante de la colonisation. Ce sont là, parmi beaucoup d'autres et à des degrés divers, avec plus ou moins de chances et de risques, des éléments et des fermentes connus pour les bouleversements extraordinaires qu'ils ont causés.

(Lire la suite à la page 7)

très assidu

je a donc  
revoir cha-  
posant ces

uation a-  
menée ?  
rées con-  
t-il des  
porter, des

ont étudié  
celui des  
es avaient  
xes ainsi  
page 8)

## Une question des Dahoméens

(Suite de la page 3)

avaient déjà permis de soulever ce pro-  
blème.

Nous le retrouvons ici avec Lévi-  
Strauss, mais cette fois sous la forme  
d'occultation du lieu du discours anthro-  
pologique. La citation que nous venons  
de faire comporte trois parties. Tout  
d'abord l'inclusion dialectique de l'an-  
thropologie et de la société : on ne peut  
pas mieux reconnaître que la science est  
une dimension fondamentale du projet  
social. Mais de quelle société s'agit-il ?

Lévi-Strauss veut l'occulter en situant  
l'anthropologie dans une sorte de non-  
lieu d'élaboration : c'est ce que semble  
insinuer la deuxième partie de la phrase  
où nous voyons cette anthropologie sous  
le signe de l'article défini : la troisième  
partie tend cependant à en restreindre  
l'universalité en avouant son lieu de  
naissance. Mais cela ne doit pas nous  
donner le change, car ce lieu de naissance  
est conçu en terme de géographie  
physique et non pas en terme de langage,  
de découpage fondamental du réel, dé-  
coupage qui s'adossé lui-même au « non-  
dit » de l'attitude de l'Homme dans le  
monde, de l'Homme ayant un monde.

La question hermétique ardue qui  
pourrait en résulter est oblitérée et sa  
solution est confiée à la rationalité oc-  
cidentale qui nivelle tout, enserre le  
monde et ne tolère que des chantres,  
émerites peut-être mais des chantres tout  
de même, de la mort des autres civilisa-  
tions, en particulier les civilisations  
de l'oralité. C'est une véritable psycha-  
nalysie de l'attitude de la civilisation  
occidentale moderne avec les autres civilisa-  
tions qu'il faudrait un jour réaliser.

Mais nous en savons tout de même  
aussi désormais pour oser avancer que  
l'anthropologie, en tenant le discours  
d'après-demain, ne fait que projeter le  
discours occidental d'aujourd'hui qui  
n'est pas né d'un dialogue, mais d'un  
monologue : elle sert objectivement  
une politique d'hégémonie de société.  
En décrivant le structuralisme dans ses  
ressorts cachés, on obtiendrait bien des  
vérités inquiétantes. Le « talon d'Achille »  
est ici l'anticipation indue d'un discours  
« universel » auquel nous croyons aussi  
mais qui ne peut pas faire l'économie de  
la déconstruction de tout ce que l'Occi-  
dental a trop tôt édifié pour tous. L'an-  
thropologie actuelle est une peau de chagrin  
dont on nous a habillés de force ; elle  
se rétrécit au fur et à mesure que les  
prestigieuses civilisations africaines ou-  
bliees resurgissent. Il ne sert à rien de  
parler d'éthno-histoire, d'éthno-linguistique,  
d'éthno-philosophie, d'éthno-Dieu  
sait quoi encore... Il faut déchirer la  
peau de chagrin.

La stratégie du savoir et de la pro-  
duction de l'image du noir appellent un  
combat rationnel de la même vigueur.  
C'est ce que signifie la prise de position  
des Dahoméens à Paris sur le film « Vau-  
dou » de J.-Luc Magneron.

Où est Magneron encore avec son  
« Vaudou » ? Ce qui nous préoccupe est  
d'une autre portée que son ambition de  
se faire une fortune facile sur le dos de  
l'Afrique et du Dahomey en particulier.  
Il se trouve quelque part sans doute aux  
côtés de ses grands maîtres dont il a  
très mal assimilé les leçons. La vérification  
honteuse qu'il donne de leurs théories  
les déshonneure assurément, mais telle  
n'est pas notre affaire.

S'il est vrai qu'il est des préjugés  
qui ne disparaissent pas d'eux-mêmes et  
que pour les faire sauter « nos bouches  
doivent devenir des canons et proférer des  
obus », c'était bien le terrain des  
métodes et des théories « scientifiques »  
qu'il fallait désigner comme cible. Martin  
Luther King, qui émettait cette phrase  
d'une extraordinaire puissance de détona-  
tion, se trouvait sur le front où s'opérait  
une grande dérive sociale, une révo-  
lution capable de « faire faire peau  
neuve à l'humanité ». Il n'était nullement  
un liturgie de la célébration romantique  
de la violence, l'histoire l'a d'ailleurs  
montré.

La stratégie du savoir et de la pro-  
duction de l'image du noir appellent un  
combat rationnel de la même vigueur.  
C'est ce que signifie la prise de position  
des Dahoméens à Paris sur le film « Vau-  
dou » de J.-Luc Magneron.

Abbé Barthélémy Adoukonou,  
Dahoméen.

## SIRUS

(Suite de la première page)

je me rappelle encore ce temps  
qui n'est pas loin et où, à l'ap-  
proche des fêtes de fin d'année,  
les militants du Conseil de la  
Jeunesse du Dahomey menaient  
une campagne acharnée contre  
la consommation d'alcool. Sur  
les affiches placardées aux murs  
et aux pylônes et portant le slogan  
L'ALCOOL TUE, on pouvait voir  
apposée par des mains expertes  
à l'encre de chine, cette autre  
inscription : LES MICROBES !  
L'alcool tue les microbes !

Je n'ai pas l'intention de faire ici le procès du Sodabi.  
Mais il est un fait indéniable,  
c'est que la consommation de l'alcool et surtout du Sodabi est  
à l'origine de bon nombre de mé-  
fatis économiques, sociaux,  
psychologiques et mentaux.

Pourtant je constate que malgré les mesures prises contre la fabri-  
cation et le commerce du Sodabi,  
le marché de cette boisson est bien prospère. Il faut avouer que quand un homme n'est pas le plus fort il essaie d'être le plus malin. Non seulement, on séduit l'agent chargé d'arrêter le contrevenant, mais encore, avec des ingrédients tels que vanille, pastis, citronade etc... etc... on arrive à donner au Sodabi un goût et une odeur sans pareils. Mieux encore on le baptise, le re-baptise pour distraire des surveillants et pourtant complices : le Sodabi peut s'appeler alors PULL-OVER, INTERIEUR, ZO-  
BRADO, ZOBRALUX, SODROMICINE B 12 toujours buvable jamais injectable ; et que sais-je encore... Ah ! j'allais oublier que le So-  
dabi SDB fait déjà partie de la haute société financière et qu'il va bientôt, si l'on n'y prend garde, dépasser en chiffres d'affaire la Société Dahoméenne de Banques alias SDB. Depuis quelque temps on le surnomme aussi l'EAU CHAUDE EN BOUTEILLE pour l'assimiler à l'eau chaude (café ou thé) servie au cours des veillées funèbres ou d'autres cérémonies.

Mais... parlons peu et parlons bien. L'Etat lui-même ne vaut-il pas être obligé d'imiter les fabricants de Sodabi ? Va-t-il voir, sans sourciller, disparaître au bout de quelques dizaines d'années ces milliers d'hectares de palmiers sélectionnés ou va-t-il en tirer du Sodabi sélectionné ? L'affaire est à étudier de près par les spécialistes. Car il n'est pas impossible qu'on obtienne de l'alcool pharmaceutique et beaucoup d'autres dérivés. On gagnera ainsi des dizaines de milliers de francs par hectare de palmiers sélectionnés. Faites le calcul vous-mêmes et vous m'en direz des nouvelles.

Acheter "LA CROIX"  
c'est bien !  
S'y abonner  
est pourtant mieux.

## TEMOINS AU PROCES

### Présentation

En dépit des apparences, nos contemporains s'intéressent beaucoup aux questions religieuses. La crise de la foi, la contestation dans l'Eglise, l'avenir du prêtre... constituent, entre autres, les thèmes favoris des conversations ou des écrits. Il y a là des signes certains d'une inquiétude religieuse donnant lieu à de graves interrogations, et parfois à des remises en cause systématiques. Cette situation est à bien des égards la conséquence logique du phénomène moderne de la désacralisation, de la sécularisation ou tout simplement de l'athéisme militant.

Et pourtant, dans la conjoncture de l'Afrique post-coloniale le fait semble apparemment moins lié à la crise des idéologies en cours qu'à la situation politique globale du Continent. C'est ce que prouve bien, dans le cas dahoméen, l'article de M. Emile-Désiré Ologoudou : *Le prêtre : homme de droite ou de gauche*, paru dans la « Croix du Dahomey », il y a un an.

L'Abbé Tindo A. Cyrius a jugé opportun d'y consacrer une étude critique, vu l'importance et l'actualité du sujet. Ses réflexions que « La Croix du Dahomey » entreprend de publier aux intentions de ses lecteurs seront séries en trois parties :

#### I. -- Le prêtre -- Les idées et les hommes

Cette partie vise à dégager le sens (= orientation) et la signification de la culture du prêtre, de son impact sociologique et politique et de son interprétation de l'histoire de son peuple. L'analyse sera ici à l'image et selon le cadre de l'argumentation de l'auteur de notre article. Aussi y a-t-il un risque certain de se méprendre sur les convictions personnelles de l'Abbé Tindo. Il a choisi ce style-là pour les besoins de la cause...

#### II. -- Mythes et réalités africaines : Du conflit des interprétations à la manipulation idéologique.

Les critiques et arguments de l'auteur de : « Prêtre, homme de droite ou de gauche » sont repris d'une façon systématique et dans l'optique d'une approche philosophique (n'en déplaît à notre auteur !) de la réalité culturelle africaine du moment. Il y aura deux centres d'intérêts :

- Vérités et contre-vérités sur l'authenticité.
- De la praxis politique de la foi.

#### III. -- Problèmes-frontières posés à l'Eglise au Dahomey

Il faudra tirer les « leçons de chose » de tout ce que la critique des autres ou notre regard sur nous-mêmes nous aura fait découvrir pour que la mission de l'Eglise chez nous s'encraine profondément dans nos réalités, ex s'accordant au génie culturel du peuple. Deux problèmes seront simplement suggérés :

- Essai critique d'une historiographie de la mission au Dahomey.
- Métamorphose des structures d'incarnation de l'Eglise au Dahomey.

Une dernière remarque : certains trouveront que la façon d'aborder la mission du prêtre dans la société dahoméenne par un prêtre dahoméen est bien « intellectuelle », péchant ainsi par défaut de « réalisme » ; d'autres jugeront la méthodologie peu orthodoxe ; d'autres enfin trouveront le ton « choquant » et même « scandaleux ». Dans tous les cas, l'Abbé Tindo a choisi délibérément d'aller jusqu'au bout des critiques sur le prêtre dahoméen qu'il a estimé justes et fondées. C'est question d'honnêteté intellectuelle. Il court toujours de penser, de vouloir oser penser par soi-même, de faire usage de la « raison subversive », en s'attaquant aux divers conformismes de clan ou de classe. Quoiqu'il en soit, il faudra au moins avoir lu toute cette étude avant de formuler les critiques fondées et qui seront accueillies avec reconnaissance.

Par l'Abbé A.-TINDO Cyrius

### TEMOINS AU PROCES

Il y a un an, paraissait en août 1973, aux Editions du Bénin à Cotonou, un petit livre : « Réfléchis... » de l'abbé Julien Efoué Pénékou. Cette plaquette, réalisée à l'intention des Jeunes pour les aider à réfléchir et à découvrir « que ce qu'ils n'ont pas encore découvert peut exister et être vrai », cette plaquette, dis-je, aurait dû susciter des discussions ça et là parmi les intellectuels : peut-être aussi des commentaires et des critiques. Dommage que l'ont soit réduit à faire des vœux pieux irréalisés ! Néanmoins, il y a eu fort heureusement la publication, dans « La Croix du Dahomey » (octobre 1973 et avril 1974), d'un article, la réflexion critique de M. Emile-Désiré Ologoudou, sous le titre :

« Le prêtre, homme de droite ou de gauche ? » La question est d'actualité et d'importance.

Je m'attendais à trouver sous la plume de l'auteur de l'article une analyse ou un commentaire littéraire du genre ; mais l'enjeu du débat auquel M. Emile-Désiré connaît les prêtres dahoméens en premier lieu, me fait faire une re-lecture, un aperçu, non point pour répondre à son auteur, mais pour contribuer, moi aussi, à faire avancer le débat en faisant part au lecteur de « La Croix du Dahomey », de ce que j'ai pu com-

prendre à la portée théorique et politique de cet article.

Réflexion critique à l'allure d'un manifeste ! A la vérité. Son mérite tient au fait qu'il peut, dans notre contexte révolutionnaire, servir de point de référence, de cristallisation et de clarification des discussions qu'on est amené à faire sur la place et le rôle du prêtre dans un pays en voie de socialisation tel que le nôtre. Pour ma part, je me dois de préciser au lecteur l'optique dans laquelle je fais les réflexions qui vont suivre.

D'aucuns pourraient penser que je viens faire un plaidoyer intéressé, soit pour prendre directement parti pour un ami et un confère, soit pour défendre les intérêts de la « corporation cléricale » dont je fais moi-même partie. Il n'en est rien, assurément. Et pour cause : l'abbé Julien lui-même, s'il en était besoin, pourrait reprendre la parole et s'expliquer avec M. Emile-Désiré Ologoudou dans la mesure où telle interprétation et telle réduction idéologique du contenu de son livre lui paraîtraient contraires aux thèses qu'il y soutient. En tout cas, il n'y a pas lieu pour moi de faire jouer dans mes propos un quelconque réflexe d'auto-défense, tout simplement parce que M. Ologoudou ne s'est pas placé de ce point de vue. Pour

lui en fait, « Réfléchis... », tout en étant la démonstration du courage et de l'honnêteté intellectuelle de son auteur, a plutôt valeur de signe : « Autre dimension cachée de l'ouvrage, écrit-il, sa valeur prémonitoire : il annonce un vaste débat dont dépendra, s'il n'est pas escamoté, le véritable avenir de notre pays. (Croix du Dahomey, avril 1974, n° 388, colonne 4, p. 11). Il s'agit donc principalement d'une interpellation pour un débat à dimension politique, et qu'il ne faudrait absolument pas esquerir en se réfugiant derrière une phraséologie philosophico-littéraire généralement idéaliste, -- encore moins l'escamoter en faisant une profession de foi opportune dans la Révolution dahoméenne, sans avoir au préalable éclairci les notions en cause...

Et pourtant, il sera question du prêtre, et essentiellement des prêtres dahoméens, dans l'analyse que j'entreprends ici. Je les prends volontiers à témoins, en même temps que le lecteur, au vaste procès en cours à propos des structures, mieux, « des superstructures et de l'idéologie » de leur propre réalité sociale. Témoins cités à la barre de la raison comme à la barre de la conscience, pour reprendre l'expression d'Aimé Césaire. Témoins enfin au procès de Dieu et de l'Homme dans ce Dahomey en quête fiévreuse de son authenticité culturelle et politique.

#### Première partie

##### LE PRETRE -- LES IDEES -- LES HOMMES

Le Dahomey, chacun a des raisons d'aimer ou de haïr le prêtre, surtout en cette période révolutionnaire ou certains se placent volontiers, -- au moins intentionnellement, -- soit du côté du Sanhédrin pour la défense d'une certaine authenticité qui n'a pas encore dit son nom, soit du côté de Pilate pour désigner le prêtre, l'Homme (« Ecce Homo ») qui doit mourir pour sauver le Peuple. Sans doute que de part et d'autre l'écoute plus son cœur que sa raison. Aussi, est-il difficile de décider de donner raison aux sentiments et ressentiments contre la raison, ou de prêter plutôt l'oreille à la voix de la raison. Il ne faut d'ailleurs pas choisir. Néanmoins, M. Emile-Désiré Ologoudou pour sa part a choisi d'être du côté de la raison, des idées... Nous avons donc intérêt à l'écouter en tant qu'il est lui-même témoin au même procès, sans oublier toutefois que sa raison incline du côté de son cœur.

Le prêtre, homme de droite ou de gauche ? Autrement dit, en quels termes se définit le prêtre d'un point de vue sociologique et politique ? Tels me semblent être le sens et la portée de cette interrogation sur le prêtre. Nous nous trouvons donc face à une étude critique, je dirais plutôt une réduction anthropologique de la réalité du prêtre ou toute « transcendance » de cet homme se ramènerait finalement aux dimensions du politique. Mais n'interprêtons pas trop vite les idées de M. Ologoudou avant d'avoir déterminé les données du problème posé, et identifié la grille intellectuelle d'interprétation de l'auteur.

D'abord, les données du problème. Elles peuvent s'ordonner autour de trois axes de

réflexion : Culture, Politique et Histoire. I. -- Le sens d'une Culture et d'un Humanisme.

A propos de la signification de la culture et de l'humanisme qui sont à la base de la formation du prêtre au Dahomey, notre auteur s'attaque dès le début à un mythe tenant ce personnage dans notre société à savoir que le prêtre serait un homme de grande culture encyclopédique ; et plait volontiers à évoquer ici ou là 15 ans entièrement consacrés, pense généralement, à apprendre à dire la messe mais aussi mille autres trucs techniques dans l'apostolat : médecine générale, construction, mécanique... Il faut avouer que c'est là un point favorable, car le prêtre sait lui-même n'en est rien, du moins selon l'appréciation populaire de la formation du clergé dans les séminaires. Dans tous les cas, ce point a fortement contribué à imposer chez une image sociale du prêtre : un homme de science, le guide privilégié des consciences dépositaire d'une sagesse supérieure à celle des Anciens, interprète accrédité par de tous les mystères de la condition humaine... A vrai dire, cette idée du prêtre tiendrait à des conditions sociologiques parfaitement définies, et faut essayer de comprendre d'abord la peine de rester prisonnier d'une mentalité qui secrète et maintient bien vivant le mythe de la « suprématie culturelle » du prêtre.

Sans doute, et de l'avis de notre auteur, le clergé indigène formé à l'école Gall de Ouidah a constitué pendant longtemps l'élite dahoméenne, mis à part quelques rescapés issus de familles relativement aisées (qui) avaient poursuivi des études supérieures en Europe et ne revraient pas nécessairement exercer au Dahomey. (Croix du Dahomey, oct. 1973, col. 1, p. 2). La vérité ne peut gêner ni blesser personne et il n'est pas exclu qu'une étude documentée sur l'apport des prêtres (dahoméens ou européens) dans la prise de conscience historique de notre pays apporterait démentis formels à maintes thèses et suppositions d'étudiants et d'élite en train d'accuser pour s'excuser ! Mais en attendant, et surtout à ce niveau, ceux qui n'ont rien fait n'ont pas droit à la parole. En tout du clergé dahoméen, -- si tel il y a -- peut-être de se taire, ou, comme dirait l'autre, de « proférer des incantations incompréhensibles » ! C'est peut-être une vérité mais que les autres considèrent ou méprisent ou qualifient de naïveté.

Quoi qu'il en soit, ce mandarinat de l'élite du demi-siècle du clergé doit s'interpréter actuellement d'une autre manière et recevoir une signification sociologique et politique autre que celle qu'a imposée « la caste cléricale ». Il n'y a donc plus lieu maintenant de discuter in abstracto de culture à l'égard des prêtres, mais de quelle culture ? C'est une question essentielle à l'heure où dans notre pays, le bâchot n'a plus grande prestige, que la licence elle-même n'est pas dépréciée... (ibidem) tout compte fait.

(Lire la suite à la page 8)

## NOCES D'ARGENT



Devant Mgr l'Archevêque et tout le peuple de Dieu, l'Abbé Michel Sodjédo a renouvelé ses promesses sacerdotales.

25 ans de prêtrise... 25 ans de lutte, de témoignages et d'amour sacerdotal.

Voilà un flash qui définit tout précisément : le serviteur de Jésus-Christ qui caractérise de façon particulière le fils de Sonon, originaire d'Adohoun, donné prêtre en 1950 par son Excellence Mgr Parisot, j'ai nommé l'Abbé Michel Sodjédo. Après une traversée difficile longue : 15 janvier 1950 -- 15 janvier 1975, il est parvenu enfin au port de ses 25 années sacerdotales, célébrées avec simplicité et modestie le 18 janvier devant dans la Cathédrale Notre-Dame de Miséricorde, paroisse-mère de Cotonou.

Cette célébration est tout simplement une action de grâce adressée à Dieu pour Marie. Cela se comprend, la Mère de Dieu n'est-elle pas un phare qui a éclairé et éclaira toujours l'humble Père Sodjédo et le Rosaire vivant ne l'a-t-il pas adopté depuis toujours comme son bouclier ?

Serviteur de Dieu sous le patronage de l'humble servante du Seigneur, la disponibilité de l'Abbé Michel ne surprend pas son peuple. Il a mené courageusement le combat

(Lire la suite à la page 8)



# monde - ainsi va le monde - ainsi va

## Le Synode diocésain de Cotonou

(Suite de la page 4)

Les rapports de ces carrefours, lus en assemblée générale dans la soirée du samedi 11 janvier, ont fait l'objet d'une synthèse définitive attentivement élaborée par le Comité Directeur du Synode auquel se sont joints modérateurs et animateurs.

C'est le fruit de ce labeur qui a été présenté dimanche 12 janvier à partir de 17 h 30 en français et en fon à la communauté catholique de Cotonou et aux délégués des autres paroisses du diocèse arrivés en très grand nombre pour assister à la messe de clôture de cette première session du synode diocésain de Cotonou en l'église St Michel de Cotonou.

Le document contenant les orientations pastorales proposées par l'assemblée

synodale a été remis à l'Archevêque pour approbation. Une fois approuvées, ces orientations seront publiées.

Outre des messages d'évêques, le synode a eu à enregistrer deux importants télogrammes venus de Rome. En voici la teneur :

OCCASION CÉLÉBRATION SYNODE DIOCESAIN COTONOU SUIVRE HEUREUX ASSURER VOTRE EXCELLENCE UNION PRIERES AVEC MEILLEURS VŒUX SUCCES TRAVAUX ET FECOND APOSTOLAT.

CARDINAL ROSSI  
GANTIN  
LOURDUSAMY  
(Secrétaires)

APPRENANT QUE SE TIENT ACTUELLEMENT COTONOU PREMIÈRE SESSION SYNODE DIOCESAIN SAINT PERE ME CHARGE VOUS TRANSMETTRE BENEDICTION ET EXPRIMER EN TERMES PARTICULIÈREMENT AFFECTUEUX A VOTRE EXCELLENCE ET TOUS PARTICIPANTS SON UNION DANS PRIERE POUR FECONDITE REFLEXION SUR LA FOI, ENCOURAGEMENTS A DONNER EN TOUTE CIRCONSTANCE TEMOIGNAGE SOLIDITE DOCTRINALE CLAIRVOYANCE PASTORALE ET COURAGE APOSTOLIQUE. CARDINAL VILLOT

## Année Sainte, temps de la réconciliation pour l'Afrique

(Suite de la page 7)

sont liées et jumelées par le même destin. Plusieurs de ces pays portent des blessures graves et vers eux reste douloureusement attirée l'attention du monde entier.

Nous croyons cependant qu'il n'y a aucune terre, ni aucune âme qui soit imperméable à la grâce.

L'Afrique, terre vivante et lumineuse, a encore un autre titre d'honneur à gagner. Ce sera d'être, le plus tôt possible, par l'action des meilleurs parmi ses fils, une terre de paix, une terre paisible et pacifique. Pour cela, elle peut compter sur l'intercession de Marie Reine de la Paix qui est aussi Reine de l'Afrique.

C'est un don de Dieu, bénit entre tous, à ne pas manquer durant le Jubilé 1975 qui s'ouvre. + B. GANTIN

## Noces d'Argent

(Suite de la page 6)

bat de Jésus-Christ à Agoué, Savalou, Bohicon, Cové, Zangnando, Bopa ; je n'oublie pas Ouidah et Cotonou Notre-Dame.

Mais il faut noter que c'est dans le ministère auprès des malades que notre cher Jubilaire excelle... depuis bientôt 13 ans : 1962-1975 ! ... Malgré ses cheveux qui nous disent éloquemment les années et les expériences totalisées par sa personne, il ne ménage aucun effort d'apporter courage et réconfort aux malades, chacun selon son niveau de compréhension. Ces membres souffrants du Christ trouvent en lui un véritable Père et Ami. La compréhension et la patience qu'il a pour les problèmes des malades l'amènent à consentir à tous les sacrifices : combien de fois, en effet, ne lui a-t-on pas coupé le repas... le sommeil... parce qu'un malade a besoin de ses services et lui, comme le Christ, abandonne ces droits naturels pour se mettre à la recherche de la brelis égarée ?

De toutes ces qualités de cœur, le Père Michel Sodjédo a remercié Dieu car il sait qu'il les a reçues du Très Haut.

Nous le remercions à notre tour de les avoir conservées et fait fructifier.

Puisse le Seigneur le conserver parmi nous pour longtemps !

Abbé Ganyé Antoine

Des maisons et des maisons réduites entièrement en cendre

viennent en aide à nos concitoyens de Ouédo-Gbadji et de Sô-Zounko qui ont vu en une nuit s'évanouir tout le fruit de leur dur labeur.

Mes Chers Diocésains,

Le malheur de nos frères ne peut nous laisser indifférents et tous les hommes sont nos frères parce que créés et aimés par le même Dieu, notre Père à tous. Le Christ, Lui, nous enseigne que tout ce que nous faisons aux humbles, aux pauvres, aux malades, aux nécessiteux de tout genre, qui sont les « plus petits de ses frères » c'est à Lui même que nous le faisons.

Il y a un peu plus d'une semaine, des incendies ont ravagé un gros village Tofin et ses environs (Sô-Zounko). On évalue à 450 le nombre des cases brûlées ! Plus de 2000 personnes se trouvent ainsi sans maisons, sans habits et complètement ruinées... Une délégation du Secours Catholique Diocésain a pu se ren-

(Suite de la première page)

## J'AI REVÉ A LA PAIX

la Palestine, c'est-à-dire, le partage de la Palestine en deux Etats, l'un arabe, l'autre juif et en plaçant Jérusalem sous le régime international de tutelle, pensait rendre justice aux deux peuples.

-- D'abord aux arabes parce qu'ils forment depuis des siècles la population autochtone et numériquement la plus importante en Palestine.

-- Ensuite aux juifs qui peuvent se prévaloir des liens historiques et religieux qui les rattachent à cette terre.

Les Nations Unies ne pensaient pas qu'en voulant réparer une injustice sociale envers le peuple juif, elles créaient une autre plus grande envers les populations arabes.

Rejeté par tous les Etats du Moyen-Orient, Israël ne doit sa présence de fait qu'au soutien inconditionnel des USA et à l'effort exceptionnel auquel il consent sa défense ; car, pris désormais à la gorge par la crise de l'énergie, la plupart des Etats pétroliers du Proche-Orient pour leur ravitaillement en pétrole, ont préféré sacrifier leur soutien à l'Etat juif.

Rejeté par les arabes, lâché par les Etats développés, pratiquement exclus de l'UNESCO, l'Etat hébreu est donc bien seul et c'est ce que lui assure la sympathie de beaucoup de gens.

Mais au fond, Israël n'est-il pas en train de payer sa politique passée du ou rien, son intransigeance absurde envers la résistance palestinienne ? Israël entend encore un nouveau chemin de croix, tel un animal blessé, il se replie sur lui-même se préparant à la prochaine guerre, la cinquième, celle de la dernière chance, celle de sa survie peut-être... Cette guerre, tous les hommes de bonne volonté, tous les hommes épis de paix doivent tout faire pour l'éviter, car, menacé dans son existence, Israël qui a désormais la capacité de fabriquer la bombe atomique peut provoquer pire dans un geste de désespoir.

En écoutant Arafat à l'ONU parler de cette Palestine « où cohabitent Juifs, Chrétiens et Musulmans sans discrimination et à égalité de droits », j'ai révélé à la paix, j'ai pensé qu'on était au bout du tunnel de l'incompréhension de la haine et de l'animosité et de l'intransigeance. J'ai pensé que ce jour serait celui de la renaissance de l'Etat d'Israël, celui de la réconciliation.

On n'efface pas en quelques minutes plusieurs années de mépris réciproques, je le sais, mais le temps n'est-il pas venu de se rendre à l'évidence et d'arrêter ce sacrifice périodique des jeunes arabes et israéliens dans une guerre qui ne peut déboucher sur une solution militaire ?

Reconnu implicitement comme « une autorité nationale », l'O.L.P. doit se dominer sa victoire, elle doit contribuer à la recherche d'une solution réelle dans cette région du monde.

Elle doit abandonner elle aussi la politique du tout ou rien, elle doit échapper au revolver de combattant contre un rameau d'olivier.

Maintenant que le monde entier a admis que le peuple palestinien a été victime d'une grave injustice, l'O.L.P. et Israël doivent comprendre qu'au Moyen-Orient toute solution pacifique, réaliste et durable, passe nécessairement par ces impératifs :

-- La création d'un Etat palestinien en Cisjordanie et à Gaza avec une intégrité substantielle accordée par Israël à titre de réparation et une aide internationale réelle pour asseoir le nouvel Etat sur des bases solides.

-- La reconnaissance de jure de l'Etat d'Israël dans ses frontières d'avant par tous les pays arabes donc restitution des territoires occupés depuis la guerre de 1967. Le plateau du Golan, vital pour la sécurité de l'Etat hébreu, fera l'objet des discussions au cours des négociations.

-- « L'internationalisation » de la ville de Jérusalem avec liberté totale pour toutes les confessions.

Hors de ces trois impératifs, il n'y a, à notre avis, aucune chance pour la paix. Cela, les grandes puissances le savent, les protagonistes aussi et pourtant, persévèrent à négocier véritablement. Décidément « nous sommes dans une civilisation qui sait faire la guerre, mais qui ne sait plus faire la paix ».

Comian Ségninou

dre sur les lieux et porter des secours d'urgence.

A nom du Christ qui s'identifie aux petits, aux pauvres, aux nécessiteux, je lance un appel pressant à tous, tous, chers diocésains pour que vous donniez généralement aux quêtes du dimanche 12 janvier qui seront entièrement réservées à nos frères Toffin si durement éprouvés par les incendies. A votre argent vous ajoutez des vêtements et autres dons en nature. Vêtements et dons de nature peuvent être déposés à la mission de votre paroisse ou directement chez les Sœurs à Calavi.

Je compte beaucoup sur votre générosité et souhaite de tout cœur qu'au jour du jugement, chacun de nous ait le honneur d'entendre le Christ l'inviter en ces termes :

« Venez les bénis de mon Père, vez en héritage le royaume préparé pour vous depuis la création du monde ; j'avais faim, et vous m'avez donné à manger ; j'étais soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais un étranger, et vous m'avez accueilli ; j'étais nu, et vous m'avez habillé ; j'étais malade, et vous m'avez soigné ; j'étais en prison, et vous m'avez visité jusqu'à moi ! » (Mt. 25, 31 et suiv.)

+ C. ADIMOU  
Archevêque de Cotonou, le 2 janvier

N. B. -- Ne dites pas que le dessus est publié avec un grand Comme nous le savons tous, il n'est pas trop tard de bien faire. A nous donc de jouer